

K-REC FILMS
PRÉSENTE



Film Francophone
D'ANGOULEME

“UNE PUISSANCE
ÉMOTIONNELLE
INSENSÉE”
PREMIÈRE

L'ENFANT DU PARADIS

UN FILM DE SALIM KECHIOUCHE

SALIM KECHIOUCHE NORA ARNEZEDER HASSANE ALILI NORA AYADI CARIMA AMAROUCHE PASCALE ARBILLOT ZINEDINE SOUALEM KEVIN MISCHEL

AVEC SALIM KECHIOUCHE, NORA ARNEZEDER, HASSANE ALILI, NORA AYADI, CARIMA AMAROUCHE, PASCALE ARBILLOT, ZINEDINE SOUALEM, KEVIN MISCHEL, JULES RITTMANN, SALIF Cissé, VINCENT LECOEUR. SCÉNARIO SALIM KECHIOUCHE, AMEL BEHDNI, SAMI ZITOUNI, MORGAN JEREMIE ASTARD, OUSAMA KAYDI, WAKIL LOUC, SEIDÉ
MIS EN SCÈNE ANDRÉ LE TIRIC, AVEC VINCENT LECOEUR. DIRECTION DE PRODUCTION CHAFIK LABIDIA. PRODUIT PAR ANDRÉ LE TIRIC ET CHAFIK LABIDIA. K-REC FILMS EN ASSOCIATION A LA PRODUCTION AVEC CASPA FILM ET S&Z BUILDING AVEC LE SOUTIEN DE LA REGION ILE-DE-FRANCE, AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGÉ ANIMÉE

© 2018 K-REC FILMS



LE 6 DÉCEMBRE AU CINÉMA



"Une réussite"



"D'une sensibilité extrême,
cru"

l'Humanité



"Une œuvre claquante, un
superbe coup d'essai"

L'Obs



"Un magnifique film, ivre
d'un amour dévastateur
pour le cinéma"

**LA SEPTIÈME
OBSESSION**



"Une tragédie authentique
et brûlante"



"Un film sec, sans gras, sous
influence kechichienne"

Infoockuptibles

"D'une modernité folle et
d'une finesse absolue"



"Fièvre prometteuse"

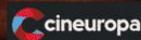
lelarama



"Une sincérité épatante"

PREMIERE

"Un film foudroyant"



L'ENFANT DU PARADIS

UN FILM DE SALIM KECHIOUCHE

Les Inrockuptibles

Cinéma

“L’Enfant du paradis” : Salim Kechiouche livre un premier film brut et intime

par Jean-Baptiste Morain
Publié le 4 décembre 2023 à 9h00
Mis à jour le 27 novembre 2023 à 16h31



Le premier long brut et prometteur d’un émule d’Abdellatif Kechiche.

Le premier film en tant que cinéaste de Salim Kechiouche, acteur découvert par Gaël Morel, vu chez François Ozon et surtout Abdellatif Kechiche (un petit rôle dans *La Vie d’Adèle* puis celui de Tony dans les deux volets de *Mektoub My Love*), est un film noir, une fiction qu’on sent nourrie de ses expériences personnelles.

Yazid (Kechiouche lui-même) approche de la quarantaine. Il est acteur et sort d’une mauvaise passe (alcool, drogue), mais il est clean depuis six mois. Il tourne à nouveau dans un film. Il voit régulièrement son fils de 16 ans, qui vit avec sa mère. Mais elle n’a pas confiance en lui. Personne n’a vraiment confiance en lui. Yazid a heureusement trouvé l’amour avec une actrice, la belle Garance (Nora Arnezeder, étonnante) : le couple est sur le point de se marier et les futurs beaux-parents de Yazid sont adorables (Pascale Arbillot et Zinedine Soualem, toujours merveilleux-ses).

Sa grand-mère est son soleil, leurs rapports sont très complices. Tout va donc plutôt bien, jusqu’au jour où Yazid retrouve sa sœur et qu’elle lui demande de lui rendre la bague de leur mère défunte. Or Yazid l’a offerte à Garance en guise de cadeau de fiançailles. Tout à coup, tout semble s’écrouler pour lui, partagé entre son amour pour sa famille et la honte qui le retient d’en parler à Garance. Il craque et ses vieux démons le rattrapent.

Film noir sec, sans gras, court (1 h 13) et, malgré sa brièveté, sous influence kechichienne évidente (c’est toujours mieux de débiter avec Kechiche qu’avec Luc Besson, les films d’Hafsia Herzi en témoignent aussi), *L’Enfant du paradis*, titre évidemment ironique, décrit la descente aux enfers d’un enfant en deuil de son enfance (Kechiouche intègre à son récit, à intervalles réguliers, des images de films familiaux de sa propre enfance heureuse) et qui n’a jamais vraiment réussi à grandir. C’est du brut. Un beau premier film.

L’Enfant du paradis de Salim Kechiouche, avec lui-même, Nora Arnezeder, Hassan Alili (Fr., 2022, 1 h 13). En salle le 6 décembre.

↓ Salim Kechiouche
dans le rôle de Yazid.

L'ENFANT DU PARADIS

Salim Kechiouche

06/12



B

auté sombre et solaire, jeu reposant sur une belle incarnation sensuelle, refus de précaution dans le choix de ses rôles et sincérité dans l'interprétation : Salim Kechiouche est un comédien qui marque

de sa fascinante empreinte le cinéma français depuis bientôt trente ans. Sous la caméra de grands noms (David Oelhoffen, François Ozon, Abdellatif Kechiche et évidemment Gaël Morel), alternant cinéma et séries télé, nous l'avons vu grandir, gagner en maturité, mais sans jamais perdre la fougue si particulière de ses débuts. Son premier film en tant que réalisateur lui ressemble. De façon frontale. Troublante. Mélange de pugnacité, de sincérité et d'abandon ainsi que d'une remarquable intelligence dans sa manière de se frotter à l'exercice risqué de la vraie-fausse autofiction. Dès le départ, L'ENFANT DU PARADIS (superbe titre aux diverses hypothèses de lecture) vous saisit par la force de sa mise en scène, accidentée et douce, élancée et percutante. Sans jamais tomber dans les travers stériles de l'atermoisement et du nombrilisme. Yazid – double de fiction accompagné ici dans son écriture par de récurrentes images d'archives de la jeunesse de son auteur (moments familiaux qui ressuscitent la maman trop tôt disparue de Salim Kechiouche) – s'est enfin

débarassé de ses addictions et espère avoir vaincu ses démons. Ce métier d'acteur qu'il a tant aimé lui tend à nouveau les bras. Ses relations avec la mère de son fils (l'excellente Naidra Ayadi) ne se sont pas apaisées. Mais il ressoude peu à peu les liens avec ce dernier. Et surtout, il aime Garance (une des pistes du titre), actrice avec laquelle il va travailler, avoir un enfant et faire la rencontre des parents (géniaux Pascale Arbillot et Zinedine Soualem). De cette sortie pleine d'illusions des ténèbres endurées, Kechiouche fait le prisme d'un drame qui, sur un temps serré mais sans aucune sécheresse de trait, évoque l'exploitation érotique du corps arabe masculin, la fragilité émotionnelle et l'implication de celle-ci dans une vocation toujours exigeante, souvent injuste mais pas toujours bienveillante. Thèmes expliquant sans doute pour quelles raisons ce magnifique film, ivre d'un amour dévastateur pour le cinéma, est dédié à Yasmine Belmadi, acteur tragiquement décédé en 2009. ● XAVIER LEHERPEUR

L'ENFANT DU PARADIS

France

Scénario Salim Kechiouche, Amel Bedani et Sami Zitouni
Photographie Jérémie Attard

Montage Luc Seugé

Musique Amine Bouhafa

Avec Salim Kechiouche, Nora Arnezeder et Hassane Alii

Format Numérique • Couleur • 72'

PREMIERE

Décembre 2023

6 DÉCEMBRE | ★★★

L'ENFANT DU PARADIS



Salim Kechiouche

Comédien au charme brut, Salim Kechiouche (*Les Amants criminels*, *Mektoub*, *My Love...*) passe pour la première fois derrière la caméra avec ce portrait d'un acteur montant et de ses rapports conflictuels avec

son ex-femme, son fils, ses anciens amis et sa cité, qui exercent sur lui une pression incontrôlable. Avec son approche documentaire, l'acteur-réalisateur dévoile un film à la sincérité touchante, dépeignant avec une grande justesse la pression qui pèse sur ces espoirs du cinéma français qui tentent de s'élever pour éviter de tomber dans l'oubli. Derrière les désillusions, Salim Kechiouche plonge le spectateur au cœur d'une histoire familiale douloureuse (et inévitablement autobiographique), l'invitant dans la cuisine exiguë d'une tante vue comme un sage afin de panser la mort, insurmontable, de la mère. ♦ YH

Pays France • **De** Salim Kechiouche • **Avec** Salim Kechiouche, Nora Arnezeder, Hassan Alili... • **Durée** 1 h 26

<https://www.premiere.fr/film/L-enfant-du-paradis-0/critiques>

l'Humanité

5 décembre 2023

« L'ENFANT DU PARADIS » DE SALIM KECHIOUCHE : À LA DÉCOUVERTE D'UN ÊTRE TENDRE ET FRAGILE

« L'Enfant du Paradis », le premier long métrage réalisé par Salim Kechiouche, acteur qui apparaît notamment dans les films de Gaël Morel et Abdellatif Kechiche, est d'une sensibilité extrême, crue. Un film dépouillé qui nous fait découvrir un être tendre et fragile. Au cinéma le 6 décembre 2023.



Salim Kechiouche n'est pas un inconnu. Il a tout juste quinze ans lorsque **Gaël Morel le repère et le fait tourner** dans son film *À toute vitesse*. Nous sommes en 1996 et Kechiouche, entame alors une carrière atypique de comédien tout en devenant champion de France de kick boxing en 1998 et vice-champion de muay thaï en 1999 et 2002. Après avoir tourné avec **François Ozon** dans *Les Amants Criminels* (1998) puis d'autres réalisateurs, il va rencontrer un cinéaste qui, assurément, va changer son regard sur le cinéma pris dans toutes ses dimensions. Il entre ainsi dans le monde d'Abdellatif Kechiche avec *La Vie d'Adèle* en 2013 et *Mektoub my love* en 2017. Un univers qui l'aura influencé voire marqué comme on peut le voir dans le premier long métrage qu'il a réalisé et qui sort sur les écrans.

Un être tourmenté et fragile

Après une traversée du désert dans sa carrière de comédien, Yazid voit enfin se profiler le bout du tunnel. Sobre depuis six mois, il veut prouver à Garance, sa nouvelle fiancée, et à Hassan, son fils de 16 ans, qu'il est maintenant un autre homme. Mais en quelques jours, ses vieux démons resurgissent et avec eux les souvenirs de **son enfance en Algérie**. Voilà, succinctement, l'histoire. *L'Enfant du Paradis* est un film d'une sensibilité extrême, crue. L'autobiographie n'est pas loin.

D'ailleurs, Salim Kechiouche – qui a cosigné le scénario avec Amel Bedani et Sami Zitouni – endosse le rôle de Yazid. Un être tourmenté et fragile. Un écorché vif, hanté par sa mère disparue trop tôt, cherchant l'amour comme un port d'attache et vouant à son métier une passion déchirante malgré l'instabilité qui l'accompagne souvent. Yazid tente d'avancer, Yazid s'appuie sur l'honnêteté, Yazid cherche le soleil de la vie. Pas de happy-end. Un voile noir va s'abattre sur lui. C'est sans doute ce qui est le plus troublant dans ce film dépouillé. On en vient à avoir peur pour soi-même d'un déraillement soudain. Peur de lâcher prise avant la fin du tunnel.

l'Humanité

5 décembre 2023

Les choix cinématographiques sont forts. Une caméra qui filme au plus près les acteurs, nous fait ainsi accéder à l'intimité physique des personnages (impressionnante Nora Arnezeder dans le rôle de Garance) alors que les images d'archives, issues des vidéos familiales du réalisateur, nous introduisent dans l'inconscient de Yazid. La place donnée aux seconds rôles (Zinedine Soualem, Naidra Ayadi, Pascale Arbillot et Hassane Alili), par un traitement affectueux, finit de dresser l'environnement dans lequel le personnage principal tente de se mouvoir. Une véritable découverte et un clin d'œil à Marcel Carné. Garance est là, Baptiste l'amoureux n'est pas loin.



L'Enfant du Paradis de Salim Kechiouche, France, 72mn, en salle le 6 décembre 2023.

<https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/algerie/lenfant-du-paradis-de-salim-kechiouche-a-la-decouverte-dun-etre-tendre-et-fragile>

L'ENFANT DU PARADIS SALIM KECHIOUCHE



L'interprète de *Mektoub My Love* passe derrière la caméra pour rendre hommage au comédien Yasmine Belmadi, décédé, en 2009, dans un accident de deux-roues en rentrant d'un tournage. En mélangeant sa propre vie à celle, trop courte, de son ami, Salim Kechiouche livre une courte tragédie moderne et ultra sensible sur les affres de la jeune célébrité, les addictions, les guérisons, et ces racines algériennes si douces (délicieux personnage de la grand-mère) et impossibles à couper... S'il tient le rôle principal, sa mise en scène organique, particulièrement sensuelle lors des séquences de nuit, fait la part belle au jeu naturaliste de ses partenaires : la merveilleuse Nora Arnezeder, en compagne solaire, ou Pascale Arbillot et Zinedine Soualem dans les savoureux seconds rôles des parents de celle-ci. Il y a énormément d'amour du cinéma et une fièvre prometteuse dans ce premier film.

– **Guillemette Odicino**

| France (1h12) | Avec S. Kechiouche, Nora Arnezeder, Hassan Alili.

https://www.telerama.fr/cinema/l-enfant-du-paradis_cri-7030125.php

<https://www.telerama.fr/cinema/les-sorties-cinema-de-la-semaine-batiment-5-la-chimere-no-el-joyeux-7018363.php>

5 décembre 2023

Salim Kechiouche (*L'Enfant du paradis*) : « J'ai rencontré plein d'acteurs qui se sont détruits, qui ont été happés par le métier »



Inspiré à la fois par son parcours de comédien et par le cinéma qu'il aime, Salim Kechiouche livre avec *L'Enfant du paradis* (en salles mercredi) un premier film brut, percutant, sensible. Présent devant et derrière la caméra, l'acteur révélé par Gaël Morel il y a plus de 25 ans (*À toute vitesse*, 1996) raconte la descente aux enfers d'un jeune comédien écorché qui touche du doigt ses rêves de réussite. FrenchMania l'a rencontré pour échanger sur ses inspirations, sa vision de l'évolution du cinéma français et ses envies de réalisateur.

Le film rend hommage à la fois à votre mère, présente via des images d'archives et à votre ami le comédien Yasmine Belmadi disparu très jeune dans un accident. Comment êtes-vous parvenu à mêler cela à votre parcours personnel et à vos inspirations cinéphiles ?

Le point de départ c'est le film *Carlito's Way (L'impasse)* avec Al Pacino mais aussi le cinéma de Inárritu, que j'aime beaucoup et, forcément, le cinéma de Kechiche ou de Pialat. Il y a effectivement toutes ces influences qui m'ont touché, qui m'ont bercé. Il y a déjà à la base du projet l'écriture du scénario et la construction de ce personnage qui est dans une descente aux enfers et dont on attend la chute. On sait que ça va arriver, mais on ne sait pas comment, et puis on espère que ça ne va pas arriver. Après, sur le tournage, et surtout au montage, je me suis rendu compte que j'hésitais encore à utiliser les images d'archives, même si j'avais ce désir quelque part dans ma tête. Je voulais mettre un peu plus de distance avec des images d'animation, par exemple. Mais finalement, je me suis rendu compte que c'était plus honnête et plus sincère, plus brut. Brut dans le sens le plus pur. J'ai pris cette décision-là en me disant que je me mouillais aussi complètement et qu'on verrait bien ce que ça donne. Avec le peu de moyens financiers que nous avons, je me suis dit que j'allais faire ça de façon hyper nature et sincère, et me mettre à nu en impliquant des proches et des membres de ma famille.

Cela ne rend pas trop schizophrène de partir de soi pour s'écrire un personnage au destin funeste ?

Je me suis rendu compte, et c'est très bizarre, qu'à chaque fois que j'incarne un personnage, il m'arrive dans la vie des éléments un peu similaires, mes personnages influencent souvent ma vie même si je n'ai pas été dans une autodestruction telle que celle du personnage de Yazid que j'incarne dans le film. Mais, pendant le tournage, j'étais malade, très fatigué et sous cortisone et ventoline ! Je fumais beaucoup, je ne prenais pas super soin de moi. Il y avait ce parallèle, mais là, depuis, ça va ! Je ne suis pas trop en schizophrénie, parce qu'après, la distance vient avec le montage. Je me rends compte qu'en tant que réalisateur, c'est cool, parce que tu peux vraiment prendre de la distance avec les émotions et choisir des moments.

Le film parle, à sa façon, d'un sujet dans l'air du temps : celui des transfuges de classe. C'est un des éléments forts dans ce portrait d'acteur. C'était important pour vous de raconter ça ?

Oui, c'est vraiment le sujet du film. C'est à la mode avec la littérature, notamment les livres de Annie Ernaux, mais cela a toujours existé et nous sommes nombreux dans le cinéma à ne pas venir d'un milieu bourgeois. Je pense à des gens qui viennent de milieu populaire, paysan ou ouvrier comme Gaël Morel. Nous ne sommes pas nombreux mais cela a existé de tout temps, même aux Etats-Unis. C'est souvent plus dur pour eux parce qu'ils n'ont pas les codes. Quand tu arrives dans un milieu comme ça où tu n'as pas les codes, ça peut vraiment te déstabiliser. Et je voulais vraiment raconter ça. Cela me semblait essentiel parce qu'il y a eu plein de moments où je me suis senti aussi perturbé, où j'ai flanché par rapport à ça. Mais j'ai tenu bon, essentiellement grâce à la détermination et grâce à quelque chose du domaine de la force que m'a apporté la rigueur de la boxe. Mais il y a énormément de moments où je me suis dit « *Waoouh, ce métier, quand même, c'est dur !* ». Et là, je me rends compte pour la sortie de mon film, qu'il faut être dans les petits papiers d'untel, dans des bandes. Ce n'est pas toujours uniquement le talent qui est récompensé. Il y a de la triche, quoi. Le sport, tu cours plus vite que les autres, tu gagnes, stop. Toute la vie est un peu comme ça, mais le cinéma, c'est quand même particulier. Quand on réussit, qu'on nous choisit, c'est parfois pour mieux nous broyer, pour après mieux nous jeter. Il y a un peu tout ça dans le film. Toute l'instabilité que ce métier fait rejaillir sur un jeune homme qui n'est déjà pas super stable. On a l'impression que le métier d'acteur le fragilise. Et cette fragilité, elle est utilisée. Les gens voient qu'il y a cette fragilité, et c'est beau la fragilité à l'écran. Moi, j'ai rencontré plein d'acteurs que j'aime beaucoup qui se sont détruits, qui ont été happés par le métier. Des jeunes hommes, des jeunes femmes qui ont souffert.



5 décembre 2023

Comment avez-vous vécu vos débuts en tant qu'acteur ? Vous avez vite réussi à ne pas être dépassé par les événements ?

Non, ça a mis du temps ! Je pense que quand on vient de milieux déjà peu cultivés, peu éduqués, on a assez peu conscience du côté « artistique », et du côté objet de l'acteur. On doit tout de suite mettre les distances. Moi, je voyais certains acteurs qui venaient de milieux bourgeois, qui avaient grandi là-dedans, et qui, eux, savaient déjà mettre les limites. Il y a aussi le facteur « réussite », on se dit, si je fais ça, si je me plains, ou si je dis que ça ne va pas, on ne va plus me reprendre dans des films, tout ça, quoi. Et quand on veut s'en sortir, on accepte les choses. Dans d'autres domaines, comme les milieux urbains, le rap, c'était le contraire. C'était l'affirmation de soi, la mise en avant du fait d'être différent et un peu énervé. Mais comme je ne faisais pas du rap...

Avez-vous l'impression que le cinéma français, qu'on a quand même toujours décrit comme assez bourgeois, a franchi un pas en termes de diversité ?

Un petit peu. Franchement, et je dis ça vraiment franchement, il me semble que la société a toujours un peu d'avance sur le cinéma. Des acteurs comme Sami Bouajila ou Roschdy Zem ont ouvert des portes, c'est certain. Après, il y a eu quelques acteurs dans ma génération puis la suivante mais on est une quinzaine au maximum. Je trouve que ce n'est pas énorme, il faudrait que ce soit plus représentatif de la société.

Est-ce que la teneur des rôles qu'on vous propose a évolué ?

Je viens de faire un avocat, un flic. Donc oui ça bouge ! Mais les clichés persistent parce que c'est vendeur, le gros voyou. On part souvent d'un cliché pour aller vers un autre. Mais ça bouge quand même, c'est un processus long, on avance petit à petit. Une fois dans une soirée de scénaristes, je me souviens, je me suis rendu compte qu'il n'y avait aucune personne d'origine ethnique différente, que des blancs. Du coup, je me disais, mais comment ces gens peuvent écrire des scénarios sur des rebeux, sur des Asiatiques, sur des Africains ? Comment peuvent-ils, en fait, ne pas utiliser des clichés ? A partir du moment où les scénaristes, ou les producteurs sont issus d'autres origines, les choses changent, on peut se dire : « Ah, ça me parle ! ».

Pour ce premier film comme réalisateur, aviez-vous en tête des souvenirs de ceux qui vous ont dirigé ?

Bien sûr, oui ! D'ailleurs Gaël Morel est dans le film, il est venu très gentiment faire un clin d'œil. Bien sûr, j'ai pensé à eux. Évidemment. Je pense que c'est un amalgame de plein de choses surtout venant de Gaël et de Kechiche. Ils m'ont aussi inspiré dans plein de choses pas forcément d'un point de vue technique. Gaël, par exemple, m'a apporté beaucoup dans la ténacité, dans le fait de rien lâcher, de continuer, de s'élever par la culture, de lire, et de rester fidèle à soi-même... On est encore amis, 27 ans après. C'est quand même important, ça dit des choses.

Comment est venue l'idée du titre de ce premier film, L'Enfant du paradis ?

Les Enfants du paradis était l'un des films préférés de Yasmine Belmadi à qui le film est dédié. Et puis le paradis au théâtre, c'est l'endroit tout en haut, qui accueille les classes populaires, je trouve ça très beau que ça s'appelle le paradis et que Yazid qui est un acteur issu d'un milieu modeste, soit peut-être l'enfant du paradis ou qu'il projette cela sur son propre fils. Il y a aussi un rapport avec l'au-delà, la maman qui est là-haut. Après, on peut interpréter le paradis comme on veut. Pas mal de gens ont vu le film comme la descente aux enfers de l'enfant du paradis. Le film est plutôt sombre, mais en même temps, il y a des moments de rigolade qui, j'ai l'impression, peuvent rendre les choses humaines et vivantes, comme, à la fin, cette discussion de mecs bourrés au comptoir de la discothèque où il y a un peu d'absurde quand même. J'ai essayé quand même de garder de la légèreté, même dans les moments les plus tristes. Une légèreté qu'on retrouve dans les vidéos d'archives, on voit que ma maman, même très malade, continuait à rire, à s'amuser,

Cette première expérience vous a-t-elle donné le virus ? Vous avez déjà des projets à l'étude en tant que réalisateur ?

Oui, j'ai des idées. Je suis déjà en train d'écrire. J'espère qu'après ce film, je pourrais faire quelque chose de plus simple financièrement parce que là, c'était un peu en mode guérilla ! J'ai mis mon propre argent dans le budget du film...Mais on a fait les choses dans les clous, tout le monde a été payé. J'écris sur l'identité qui est vraiment un thème majeur pour moi et j'ai aussi l'envie d'adapter le roman de Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, qui parle d'un acteur qui tombe dans le terrorisme. Cela m'intéresse de creuser sa psychologie, de comprendre comment on peut passer d'un artiste avec plein de rêves à quelqu'un de complètement déshumanisé. J'ai plusieurs projets dans la tête. On verra lesquels se concrétisent. Mais j'ai aussi envie de rire, j'ai envie de faire des choses un peu légères.

<https://frenchmania.fr/salim-kechiouche-lenfant-du-paradis-jai-rencontre-plein-dacteurs-qui-se-sont-detruits-qui-ont-ete-happes-par-le-metier/>